

## MEZZAGAMBA

## I

A quelques centaines de mètres de Bastia, sur la route des étangs de Biguglia et à une portée de fusil de la mer, se dresse une blanche maisonnette enguirlandée de vigne.

Autour, un jardin d'un arpent bourré d'arbustes et de fleurs : orangers, néfliers du Japon, aloès que viennent égayer une profusion de géraniums éternellement fleuris, des fuchsias joyeux et des roses par cascades.

A quelques pas devant la maison, se dresse un platane puissant dont l'ombre, pendant les accablantes journées de l'été, protège les êtres qui vivent en ce lieu.

Tout au bord de la mer une haie de tamaris frissonne au vent. On entend la mélancolique chanson des vagues scandant leur va et vient dans les anfractuosités des roches.

Et pour peu qu'on veuille s'aller poster sur un promontoire en miniature qui surplombe l'onde bleue, on peut suivre de l'œil les gambades folles de cette poétique écume, dans les tourbillons de laquelle les Grecs crurent voir naître leur blonde Vénus.

Tout est calme, doux, un peu triste peut-être dans cette retraite délicieuse.

Au pied du platane, assise sur un agreste banc, les pieds appuyés aux barreaux d'un vieux fauteuil dont le siège est occupé par tout l'attirail des travaux de femme, une jeune fille coud en mêlant une mélodie tranquille à l'immortelle symphonie des brises et des flots.

Devant elle, en plein soleil, dans un carré de terre, dont les trois quarts sont déjà labourés un homme à la tête entièrement blanche, quoique encore jeune et vigoureux, enfonce énergiquement sa bêche dans le sol, qu'il retourne gaiement.

Il est quatre heures. Nous sommes en novembre, le plus doux, le plus coloré des mois dans ces pays bénis que berce le soleil. Les tons d'un rouge vif qu'a revêtus la vigne empourprent la maison. De temps à autre le platane laisse échapper une feuille d'un jaune éclatant, qui tourne lentement et va s'accrocher aux pampres épuisés. Ça et là, une poule et sa couvée picorent sous l'œil vigilant d'un chien roux, qui semble participer de la quiétude générale.

Combien de gens en voyant ce tableau ont cédé à un mouvement d'envie.

—Qu'il serait doux de vivre là, se sont-ils dit, et qu'il est heureux cet homme d'avoir préféré une telle réalité aux chimères fugitives après lesquelles nous courons.

## II

Mais voici qu'on entend retentir sur la route pierreuse le galop régulier d'un cheval. La jeune fille n'interrompt point son chant ; le vieillard continue sa besogne. Il n'est pas au monde une sécurité plus sereine que la leur. Les envieux ont encore raison.

Mais le galop se rapproche ; il se ralentit. Cheval et cavalier vont au trot maintenant. Ils s'arrêtent. Le chien, sortant de son immobilité, s'élançait vers la porte du petit clos, en aboyant furieusement. Cette porte s'ouvre. La jeune fille, pâle comme une rose blanche, se lève brusquement à l'aspect du cavalier et laisse tomber son ouvrage de ses mains tremblantes.

Quant à l'homme, le pied sur sa bêche, la bouche béante, les yeux agrandis, il reste sans mouvement pendant que le messager, qui a pénétré dans le jardin après avoir attaché sa monture, s'avance de ce pas que les lourdes bottes ont infligé à la gendarmerie française.

Il se dirige à travers les petites allées vers le jardinier qui blémit, et, sans daigner le saluer :

—Vous êtes Mezzagamba ? lui dit-il.

Le labourer aux cheveux blancs fait un signe affirmatif.

Sur quoi le gendarme, fouillant dans une sacoche de cuir, y prit un pli scellé

de cire rouge, en examina la souscription et le remit au destinataire.

Puis, ayant ébauché un salut militaire, cette fois, il exécuta un demi-tour à gauche très-correct, regagna la porte, enfourcha son poulet d'Inde, et repartit au galop comme il était venu...

Depuis longtemps déjà le sabot du cheval avait cessé de résonner sur le sol desséché, que le vieillard et la jeune fille étaient encore à la même place, sans mouvement, n'osant pas jeter les yeux l'un sur l'autre.

Pourtant ce fut elle qui triompha la première de son émotion. Elle marcha résolument vers son père. Celui-ci en la voyant s'approcher, se hâta de décrocher la lettre, autant pour empêcher sa fille de la lire elle-même, que dans le secret espoir d'y trouver autre chose que ce qu'il craignait.

Mais son espérance s'écroura dès qu'il eut jeté un regard sur la missive apportée par le gendarme. Voici ce qu'elle contenait :

« L'exécuteur des arrêts criminels de la Cour d'appel de Bastia sortira, demain mardi, 17 novembre, de la prison de la citadelle, le nommé Marnucci (Francesco), et le conduira à six heures et demie du matin, sur la place d'Armes, où il lui fera subir la peine de mort prononcée contre lui par arrêt de la Cour d'assises, le 30 septembre dernier. »

Bastia, le 16 novembre 185...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL,

(Signature illisible.)

## III

Cet homme était en effet le bourreau... Seulement, c'était un bourreau *in partibus*, qui touchait très-régulièrement ses appointements, vivait en cultivant son jardin comme Candide, mais n'avait jamais exécuté personne.

En Corse, si les meurtres sont fréquents, ce sont presque toujours affaires de famille ; comme dit Hernani. Abattre un homme d'un coup de fusil, au coin d'un bois, n'est pas une action qui puisse déshonorer un citoyen. Bien loin de là.

C'est blâmable, tout au plus, aux yeux de quelques individus, mais ceux-là sont des novateurs ou des rigoristes.

Par une suite logique des choses, lorsqu'un meurtrier passe en Cour d'assises, le jury, uniquement composé de gens qui comprennent ou excusent ses procédés, quand ils ne partagent pas ses opinions, ne manquent jamais, s'il n'acquitte pas, de découvrir des circonstances infiniment atténuantes.

Donc, il n'y a presque jamais de condamnation à mort, et par conséquent le bourreau de Bastia est l'homme de Corse à qui les coutumes et les préjugés locaux font le plus de loisir.

Depuis quatorze ans, que Mezzagamba avait succédé à son père, il avait donc été superlativement tranquille. Dans les premiers temps il était resté sans frayer avec qui que ce soit. Mais sa fille ayant grandi, devint si belle et se montra si bonne que quelques audacieux la saluèrent comme les autres filles du pays. Plus tard, on finit par échanger un bonjour, bonsoin avec le père.

Presque personne ne songeait plus qu'il fût le titulaire de son effroyable charge.

Et lui-même s'était endormi dans cette sécurité, ne pouvant pas s'imaginer que l'heure sonnerait un jour où il lui faudrait exercer son terrible office.

Parfois il lui arrivait bien de songer qu'il était le bourreau—cet être sinistre et maudit—mais cela lui semblait si invraisemblable après quatorze ans de paix, qu'il ne s'arrêtait pas un instant à cette pensée.

Son cœur, déjà tendre, s'était encore amolli. On racontait de lui des histoires où sa sensibilité se manifestait jusqu'à la faiblesse. Il passait pour extrêmement accessible aux émotions, et plusieurs fois la vue d'un homme blessé avait failli, disait-on, provoquer chez lui des syncope.

Il attendait l'occasion d'envoyer sa Giovanina se marier en France avec un brave

garçon qui ne saurait jamais le terrible secret.

Puis il aurait abandonné son pays. lui aussi...

Et voilà que tout à coup, par un mot d'écrit, il était arraché à son calme, il lui fallait monter son instrument de mort, et, devant tout, tuer un homme ; un coupable à la vérité, un assassin vulgaire, mais enfin il fallait le mettre à mort.

Cette lugubre réalité ne pouvait entrer dans sa tête. Il avait laissé tomber la lettre ; sa fille la ramassa et la lut.

—Cela devait arriver tôt ou tard, murmura-t-elle.

Ces quelques mots frappèrent l'oreille de Mezzagamba qui se tourna vers la jeune fille et lui saisit les deux mains avec violence, en s'écriant :

—Mais je ne veux pas exécuter cet homme, moi.

Puis, après un moment de silence—Giovanina pleurait :

—D'abord, reprit-il, je ne saurais pas. Ensuite les bois de justice sont disjointes ou pourris probablement. Il sera impossible de dresser l'échafaud.

—Pourquoi n'as-tu pas donné ta démission ?

—Ah ! voilà, fit le père... pourquoi ? parce que... parce que... je ne croyais pas que ce jour viendrait. Qui aurait jamais cru qu'on dût exécuter un homme à Bastia ? Enfin je te voulais heureuse ; grâce à cet argent que je touchais tous les mois, tu ne manquais de rien. Et sans cela, comment aurions-nous vécu ?

Giovanina écoutait à peine. Son regard et son attention semblaient invinciblement attirés vers un coin du jardin où existait une vaste baraque en planches fermée par une grande porte.

Mezzagamba suivit le regard de sa fille et reprit :

—Oui, tout cela doit être dans un tel état qu'il faudra peut-être en construire une autre.

Il s'agissait de la guillotine.

—Il y a plus de dix ans que je n'ai pas ouvert là-bas.

Et n'osant pas parler du couperet devant sa fille, il pensa :

—Je gage qu'il est rongé par la rouille. On ne pourra pas s'en servir. J'irai trouver le procureur général, je lui dirai tout cela. Il comprendra qu'on aurait dû m'avertir plus tôt. Il faudra refaire les deux bras... de l'instrument.

Une idée lui traversa l'esprit.

—Peut-être, dit-il tout haut, qu'on ne trouvera pas de charpentier pour en construire d'autres. Il y a des villes où ils ont tous refusé. J'ai lu ça dans les journaux. On n'a pas pu les forcer. Je ferai dire par dessous main à ceux de Bastia qu'ils agissent ainsi. Le temps s'écoulera. On sera obligé de faire venir des gens de Marseille ou de Toulon. Tout trainera en longueur. Et l'on ne pourra pas faire autrement que de gracier ce malheureux.

Giovanina admira avec quelle promptitude il trouvait une espérance, mais elle ne voulait pas s'y laisser prendre encore. Et elle regardait toujours du côté du hangar.

A la fin Mezzagamba, dont les pieds étaient restés cloués au sol depuis l'arrivée du gendarme, alla chercher dans la maison une lourde clef.

## IV

Giovanina, qui n'avait pas bougé, entendit grincer la serrure et vit entrer son père dans la baraque. Celui-ci avait refermé sur lui la grande porte, tant il craignait d'être suivi.

Quand il fut seul, il examina tout autour de lui et, se laissant tomber sur une poutre, il poussa un gémissement lamentable.

Les bois de justice étaient dans un état de conservation effrayant ; tout en cœur de chêne, ils n'avaient pas subi une atteinte du temps. Quant au couperet, il était enseveli dans un petit tonneau de graisse, placé là par le père de Mezzagamba ; il y avait dormi vingt ans peut-être, sans que la rouille eût eu prise sur lui.

—On dirait, murmura le bourreau atterré, qu'un mauvais génie a présidé à la garde de tout cela et en a éloigné ce qui devrait le détruire ou l'altérer.

Mais qu'est-ce que ça fait ? Qui saura accoupler toutes ces planches, enchevêtrer ces poutres et construire la plate-forme... la plate-forme... oh je devrai monter... avec l'homme dont le sang... non... non... non... jamais.

Pourquoi suis-je né fils de bourreau, moi qui frémis, rien qu'à cette idée, non pas de frapper, mais même de voir mourir le condamné ?

Que faire ? Je dois être pâle, je tremble et je sue.

Et pourtant ce malheureux est coupable, bien coupable. Ce n'est pas un criminel ordinaire. Il a été sauvage, cruel, féroce. La condamnation est juste. Il doit mourir. Et puis encore l'exécuteur est bien nommé, il frappe et voilà tout. Il exécute une sentence dont la responsabilité ne le regarde pas. Il est le bras inconscient et terrible. Pourquoi ce Marnucci ne serait-il pas décapité ?

—Oui, oui ! s'écria le pauvre Mezzagamba au comble de la terreur, mais pas par moi, pas par moi.

Et, de ses mains puissantes, il prit son épaisse chevelure et s'arracha les cheveux à poignée en pleurant, en poussant des cris de désespoir.

Puis quand il releva les yeux et qu'il se redressa, il aperçut sa fille qui avait ouvert la porte et qui, debout dans l'entrebâillement, le regardait avec une souveraine expression de charitable pitié.

En la voyant, il se couvrit le visage de ses mains.

—Mon père, fuyons ensemble cette nuit, lui dit-elle, et les juges tueront leur condamné comme ils voudront.

Mezzagamba resta muet. Cette idée lui était bien venue, mais il était attaché à ce pays. Son jardin était la moitié de sa vie. Il y avait vécu heureux, et sa fille avait grandi là sous sa vigilante affection.

Où iraient-ils, d'ailleurs ? Il se sentait déjà vieux. Quelles aventures attendaient ce timide dont le destin railleur avait fait un bourreau. Il éprouvait à l'avance un déchirement cruel en songeant qu'il serait obligé de fuir. Et du reste, il en serait toujours temps quand il verrait se dresser devant lui l'inexorable nécessité d'accomplir sa sombre tâche.

Jusqu'à là il espérait. Quoi ? Il ne le savait certainement pas, mais il espérait à la façon des gens irrésolus qui attendent tout du hasard.

Par exemple, ce qu'il savait, c'est qu'il ne voulait pas guillotiner Marnucci.

## V

Tout à coup, ses yeux brillèrent de joie. Il se leva, prit sa fille par la main et lui dit d'une voix plus assurée.

—Viens, viens avec moi.

Il l'entraîna dans la maison en jetant ça et là des regards inquiets comme s'il eût redouté qu'on l'épiât. Quand il eut pénétré dans la chambre la plus retirée, il ferma soigneusement les portes et murmura tout bas à l'oreille de Giovanina.

—Il y a un moyen, je viens de le trouver. Ecoute-moi. Si, au lieu du bourreau, c'était le condamné qui manquait au supplice.

Il parlait comme s'il avait eu la fièvre, avec un halètement continu.

—Que veux-tu dire, demanda la jeune fille sur le même ton ?

J'irai là-bas. Je ferai monter la machine. Je me souviens maintenant. Derrière la chapelle il y a une porte par où arrive l'aumônier. Cette porte, il ne la ferme jamais. Je sais bien qu'il y a là une sentinelle. Parbleu ! ils en fourrent partout.

Giovanina écoutait sans que l'espérance lui fût venue.

—Avant, reprit-il... ce soir même je verrai quelqu'un qui m'aidera, qui déserteront le soldat. Personne à Bastia ne refusera de cacher ce Marnucci. Qu'il reste huit jours seulement sans qu'on entende parler de lui, et je répons de sa vie, de ma tranquillité, de ton repos, de notre bonheur.

—Mais si le factionnaire ne veut pas s'éloigner, s'il le voit, s'il appelle ?

—Eh bien, fit Mezzagamba, d'un air farouche...